

L'Exil dans les écrits franco-ontariens

Ibrahim Badr

(Université York, Toronto)

Il convient au début de cette article de commencer par les définitions des termes qui en constituent le sujet. Nous entendons par *exil* tout éloignement choisi ou subi (forcé) de sa culture ou de son pays d'origine; et les écrits franco-ontariens signifient la production des auteurs francophones qui, natifs ou résidents de l'Ontario, exercent des activités littéraires. Dans ce sens nous pouvons aussi retenir la définition que donnent Hédi Bouraoui et Jacques Flamand à l'écrivain franco-ontarien dans leur introduction à l'anthologie, *Ecriture franco-ontarienne d'aujourd'hui* (EFO 10-11). Celle-ci nous sert d'ailleurs de référence et de source quant à la matière de ce travail de recherches, de même l'oeuvre de Paul Gay, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français* (VLO).

La littérature franco-ontarienne dans son ensemble symbolise en quelque sorte l'exil et par le contexte culturel ambiant (dominant) et par la situation géographique de sa province (l'Ontario). Là où l'exil n'est pas explicitement mentionné, il se trouve néanmoins évoqué par des thèmes ou par des images, aussi riches que variées. De ce fait, il y a diverses manifestations de l'exil dans les écrits franco-ontariens, d'où la complexité du phénomène même dont l'origine n'est pas seulement géographique mais aussi culturelle et historique. Des autochtones se trouvèrent chassés de leur sol, occupés par les premiers colonisateurs dont les Acadiens, réprimés à leur tour par les Anglo-Saxons; ceux-ci sont venus établir le règne de leur Empire Uni «l'Empire assoiffé», dit Pascal Sabourin, métis d'origine autochtone, qui attribue à celui-ci sa propre souffrance et le malheur de son peuple, comme dans ce poème intitulé **Frédéricton**: "On vit on aime à Frédéricton / Pendant que résonne encore à côté / Les pénibles sanglots de l'exil" (EFO 329).

Puis il y a enfin l'exil choisi des Nouveaux-Canadiens (ou Néo-Canadiens), venus des quatre coins du monde, apportant leur savoir et leur expérience mais aussi le poids de leur héritage culturel. Par conséquent, les écrivains franco-ontariens s'inspirent d'une réalité non moins complexe, d'où la diversité des sources et la richesse tant quantitative que qualitative de leurs oeuvres, abondantes en thématique de l'exil et ses variantes, parfois difficile à discerner: aliénation, crise identitaire et nostalgie, par exemple, font généralement écho à déracinement, déchirement et errance. Leur expression, par contre, varie sensiblement d'une personne à l'autre et va de la révolte à la résignation, en passant par une simple constatation d'un fait. Donc certains écrivains assument bien leur exil tandis que d'autres en souffrent terriblement.

Pascal Sabourin que nous venons de citer, par exemple, symbolise en quelque sorte la révolte. Il déplore dans ses écrits le sort de son "peuple ignoré," comme dans ce poème **Pourquoi pleurer?**; interrogation qui sert de titre et de leitmotiv au début de chaque strophe, évoquant tristesse et désolation. La conclusion en est à la fois ironique et critique à l'égard de ceux qui, se croyant chargés d'une mission civilisatrice, ont commis et commettent encore, sciemment, des crimes atroces contre l'homme indigène et contre la nature dont il fait partie intégrante :

Pourquoi pleurer?
Puisqu'on t'apporte
Sur un plateau de rêve d'argent
Les bienfaits de la CIVILISATION.

Mais si Sabourin vit mal son exil, Bouraoui, en revanche, arrive bien à surmonter le sien et à résoudre ses contradictions. Tunisien d'origine, français de culture, américain de formation et canadien d'adoption, il semble réunir en lui toutes les forces qui prédisposeraient au sentiment de l'exil, sinon à l'aliénation. Pourtant, son oeuvre se révèle un lieu de mariage heureux entre trois mondes en apparence irréconciliables. Si le poète-écrivain a su les unir en lui et dans son oeuvre, c'est grâce à son "goût ludique" et son "penchant esthétique" (*Le Renouveau*, mars 1996). L'exil pour lui se révèle une vraie source d'inspiration, une abondante matière à création; il finit par transformer ses blessures en "plaies qui éclairent," selon la formule de Giono. Et c'est avec raison que le romancier répond au journaliste qui lui a posé des questions à ce sujet: "Je dois dire en ce qui me concerne que je ne me sens pas du tout exilé, ni dans mon existence ni dans ma vision du monde" (*Le Renouveau*, mars 1996). Le fait de vivre loin de son pays d'origine ne semble provoquer en lui aucun sentiment d'aliénation; c'est qu'en quittant ce pays, celui-ci ne le quitte pas, servant ainsi de garant

contre les effets souvent dévastateurs du déracinement. Néanmoins, Bouraoui parle de l'exil "métaphoriquement" dans son oeuvre où il se manifeste, paradoxalement, en forme "d'errance solaire et de gouffre nocturne," à la fois; le poète ne plonge que pour resurgir de nouveau, de façon semblable à un rite de passage. Ainsi finit-il par une identité plurielle, polyvalente, rarement ambivalente; car il va jusqu'à tricher avec le destin en jouant avec les mots et avec les noms: **Sous-Jachère**, par exemple, ou bien comme dans le titre de ce poème **En-ra-ciné**:

Plante-toi ma racine fermement chantée
Pour que la terre nationale ne me chinoise plus
Le dernier compliment de l'exil (*EFO* 42).

Mais il n'en est pas de même pour d'autres écrivains franco-ontariens, comme nous le révèle un parcours d'un réseau de thèmes relatifs à l'exil et ses manifestations, comme la solitude associée à d'autres variantes tels le silence, le vide, le désert et le néant.

Pour Alexandre Amprimoz, poète d'origine italienne: "Le contrepoint du vide / n'est plus facile" (*EFO* 22). Il rejoint par là-même Bouraoui "Dans les déserts du vide" (*EFO* 47). Mais le désert pourrait être affectif, spatial ou temporel, et sa conception varie d'un écrivain à l'autre. Si celui de Bouraoui est de sable, celui de Dimitri Kitsikis (d'origine grecque), est de neige: "Les déserts m'habitaient / Les déserts de ma planète étaient blancs" (*EFO* 182). Et de ces déserts envahissants, il voit même surgir Aphrodite: "Sortie blanche de l'écume / Des sables, bédouines / Des glaces du Canada" (*EFO* 183). Et tout désert évoque dans un sens le vide qu'on ressent autour ou au fond de soi-même, c'est-à-dire la "solitude." Ampimoz choisit d'ailleurs celle-ci comme titre à un poème qui exprime un dilemme existentiel où sévit l'insomnie: "J'aurais préféré d'autres déserts," dit-il. De même Cécile Cloutier (d'origine québécoise), intitule son poème **Solitude** où elle se voit déjà morte: "Je suis un mort sans tombeau [...] / Je suis mon absence" (*EFO* 87). Ainsi s'affirme-t-elle par la négation de soi-même dans un monde où le seul cavalier de danse et futur conjoint ne pourrait être qu'un "anneau de silence."

Mais Sigmund Rukalski (d'origine polonaise), utilise le mot "Solitudes" au pluriel comme titre à un recueil de nouvelles dont **La mouche**, titre sans doute significatif. L'auteur semble avoir fini par perdre foi dans l'amour en tant que tel, à savoir la capacité d'aimer et d'être aimé, une autre façon de mourir.

Ainsi le silence, comme la solitude, s'associe à la mort individuelle ou collective. Dimitri Kitsikis l'éprouve d'ailleurs comme un fardeau écrasant, à la fois étouffant et mortelle: "Le silence pesant sur un dos innocent / [...] / L'écho sans voix, la vie sans vie / La fin" (*EFO* 187). De même, Michel Dallaire (Franco-Ontarien de souche), explique le mutisme et le silence des Franco-Ontariens par la peur et par le désir inconscient, peut-être, de s'assimiler à la culture dominante (anglophone): "Car ici les mots meurent / et le silence invite la mort / [...] / Car ici / Le mutisme naît de l'ailleurs auquel il veut ressembler" (*VLO* 95).

Et si Germaine Lemieux considère la chanson comme "une leçon d'art et de fierté nationale" (*VLO* 53), Patrice Desbiens, foncièrement pessimiste, associe le silence au désespoir, et semble avoir perdu tout espoir nationaliste: "La chanson est finie et le silence s'installe / dans moi et mes amis comme un cri" (*VLO* 70). Pour ce poète, d'ailleurs, la solitude et le silence représentent une bête féroce à laquelle on ne pourrait échapper que par le divertissement. Ainsi explique-t-il le fait de passer la soirée devant la télévision: "[...] par peur de se trouver soudainement seul et sans défense / devant le rhinocéros du silence" (*VLO* 73).

Celui-ci pousse d'ailleurs d'autres poètes, et même les plus optimistes comme Bouraoui, à s'interroger: "Qui peut prédire quand le silence peut dire son dire?" (*EFO* 49); mais la solitude n'a pas l'air de trop l'inquiéter, car ce poète sait toujours fuir sa solitude, ou bien l'enfouir quelque part, et non moins dans le plus quotidien acte d'érotisme associé au sacré même: "Je ressens tes cuisses frémissantes étrangler le minaret de ma solitude" (*EFO* 41).

Et nous sommes encore loin d'avoir sondé une thématique aussi riche et aussi complexe que celle de la solitude associée au silence, dans les écrits franco-ontariens. Car, rares sont les écrivains qui ne l'ont pas abordée dans leurs oeuvres, et encore plus rares, ceux qui ne l'ont pas éprouvée. Elle s'associe, en fait, à une autre thématique de l'exil, qui traduit l'aliénation, la crise identitaire et la nostalgie. Michel Dallaire a déjà fait l'expérience de ce mutisme aliénant par lequel il éprouve un sentiment de perte d'identité, comme l'exprime son poème intitulé, paradoxalement *Être*: "J'ai été muet / J'ai perdu mon nom" (*VLO* 59). Il est peut-être à noter que cette problématique se manifeste plus fréquemment chez les auteurs franco-ontariens dits de "souche" que dans les oeuvres de leurs concitoyens venus d'ailleurs. Jean Ethier-Blais, décrit comme "l'éternel exilé" (*VLO* 154), incarne cette crise identitaire ontarioise; il ne cesse de s'interroger sur son être, sur son pays et sur ses origines, tout en regrettant d'avoir été né en Ontario et non en France — pays qu'il a tant aimé sans l'avoir connu

d'ailleurs: "L'ennui [...], dit-il, c'est que nous ne savons pas qui nous sommes. [...]. "Nous sommes restés, après trois siècle d'Amérique, des Français déracinés. C'est pourquoi l'assimilation nous guette à chaque tournant de notre histoire" (VLO 154).

Cette crise identitaire poussent certains non seulement à s'interroger sur leur destin et rejeter leur langue maternelle mais aussi à renier leur pays d'origine, comme le révèlent ces vers de Jean-Marc Dalpé, après une visite en France: "La langue pour dire Paris n'est pas la mienne.../ Je demeure l'étranger / Je ne chanterais pas Paris" (VLO 50). Double aliénation. Car l'attachement des Franco-Ontariens au français exprime en soi la nostalgie d'une langue originelle (originnaire!), indissociable dans un sens du pays d'origine et de sa culture; cette nostalgie s'accroît d'autant plus qu'on constate de plus en plus la faiblesse de la langue (maternelle) et la notion patriotique chez les jeunes Ontariens — signes précurseurs d'une éventuelle assimilation totale. Pierre Pelletier le constate et en ressent les dangers: " Nous nous oublions peu à peu en perdant le poids de nos histoires" (EFO 275); et Mîche Dallaire en éprouve un déchirement à la fois spatial, temporel et culturel: "Je suis de la race lointaine / celle pieuse et petite / maillon éclaté dans la chaîne de l'histoire" (EFO 99). De là vient le vide affectif que seul remplit la nostalgie.

Celle-ci exprime en fait la ténacité des racines dans les souvenirs; et celle des exilés s'avère profonde. Ainsi, Dimitri Kitsikis souffre d'une "fleuve de nostalgie" (EFO 179) pour son pays d'origine (la Grèce), car il ne réussit pas à rompre le cordon ombilical qui le lie à cette mère-patrie, comme le suggère son poème **Omphalos** signifiant en grec "nombril." Sa nostalgie est à la mesure de l'histoire de son pays, trimillénaire, et sa souffrance porte la marque d'une malédiction semblable à celle d'une tragédie grecque: "Si tenace la vie dans ton corps meurtri / Par un destin de trois mille ans" (EFO 179). En effet, la quête identitaire de cet écrivain se traduit par le désir profond d'un retour aux sources afin de retrouver "le paradis perdu," et, comme Milton, il le choisit pour titre à la troisième partie de son poème-fleuve. Il pousse ainsi la logique de son aliénation au-delà de l'histoire pour en trouver les causes premières dans la connaissance interdite à l'homme, et qui a provoqué sa chute originelle. Pourtant son vrai dilemme reste celui de sa double appartenance: "La patrie est loin / une autre me tend la main" (EFO 184). Ainsi, dans ce marasme de l'exil, les écrivains franco-ontariens noient leur frustration dans diverses activités que ce soit le voyage (errance et exotisme), le rêve, l'amour, l'alcool ou bien la révolte.

Le thème du voyage, directement ou indirectement évoqué, domine bon nombre d'écrits franco-ontariens: **Instant de voyage** est le premier poème de l'anthologie,

Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui; c'est peut-être un hasard, mais l'interrogation du poète dans ce texte intitulé **Retour**, ne l'est, certes, pas; il semble regretter d'avoir quitté les "villages ensoleillés" de son pays natal: "Retour / Quel fut le but du départ / de ces villages ensoleillés?" (*EFO* 21). Son **Autre harmonie du soir** se veut le double de celui de Baudelaire, connu non seulement pour **L'invitation au voyage** mais aussi par sa situation de poète exilé sur terre, **L'albatros** aux ailes brisées (le voyage, le rêve, l'amour, l'alcool et la révolte étant la substance même des *Fleurs du Mal*). Par là même un lien s'établit entre la littérature franco-ontarienne et le romantisme, expression de nostalgie, d'aliénation, de mélancolie et de révolte, issus du sentiment d'exil; avec cette différence, toutefois, quant à l'origine de la souffrance, source d'inspiration littéraire et d'activité créatrice: le "mal du siècle" (temporel) et le mal du pays (spatial), pays d'ailleurs que les écrivains franco-ontariens (de souche) n'ont jamais réellement connu, et qu'on ne pourrait trouver, pleinement, que dans l'imaginaire. De là peut-être le besoin d'écrire, la nécessité de rêver, le désir de partir.

D'ailleurs, les raisons du départ de Michel Dallaire sont autres que celles d'Amprimoz; le poète voit dans la mort de la parole sa propre mort; et sa volonté de partir s'inspire de la peur, une sorte de fuite: "Partir en peur / [...] / Car ici / Les mots meurent" (*VLO* 95). Mais pour Dimitri Kitsikis, le départ exprime une volonté d'ascension pour sortir d'une situation étouffante, voyage à la recherche du salut et du paradis perdu. L'épreuve est vécue comme une véritable descente aux enfers en vue d'une rédemption possible: "Sortir, partir, s'élever / Enlever de l'étreinte enfantine / Refaire surface dans le jardin / Retrouvé d'Eden" (*EFO* 188).

Quant à Jean Ethier-Blais qui a souvent affirmé que l'exil "constitue le fond de son être," le départ est un déchirement mais inévitable: "Ah ! Pourquoi faut-il toujours s'en aller / Toujours dire adieu à ce qu'on aime?" (*VLO* 41). Comme Baudelaire, il se voit attiré par les charmes de l'exotisme oriental; son recueil de poèmes intitulé d'ailleurs *Asies* (1969), traduit le désir d'aller vivre dans un pays où "tout n'est qu'ordre et beauté", un vrai pays de Cocagne, cher à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Ainsi espère-t-il fuir le monde infernal de l'exil qui provoque en lui des interrogations d'ordre existentialiste: "Pourquoi vivre s'il faut qu'on meure?"

Mais, pour Bouraoui, le voyage présente une occasion heureuse. Le départ-retour relève, pour lui, d'un exercice nécessaire qui n'implique ni déchirement ni arrachement, mais la possibilité d'une nouvelle rencontre, d'une autre expérience, pour assouvir un désir de mouvance toujours renaissant, et satisfaire une curiosité sans

cesse croissante. Bien que le voyage constitue un des thèmes les plus importants de son oeuvre, il n'est ni signe d'errance ni source d'aliénation: "Là [à Sfax, sa ville natale] je me sens chez-moi comme si je n'étais jamais parti et il en est de même de Toronto, ma ville adoptive" (*Le Renouveau*, Mars 1996). Le voyage se révèle donc pour ce poète à identité plurielle, une autre façon de dominer le temps, et de domestiquer l'espace; et il devient en soi un objet de curiosité intellectuelle, comme il l'exprime, dans ce poème intitulé, ironiquement, **Condamné à l'errance**, errance délibérément choisie, comme pour relever un défi: "Notre espace se plie à volonté et le défi disparaît / Connaître le détail de l'évasion / Sa racine profonde" (*EFO* 48).

Mais le voyage dans l'écriture franco-ontarienne n'est, au fond, qu'une sorte de fuite de même que le rêve, l'amour et l'alcool, que nous pouvons designer comme "paradis artificiels," recherchés par les écrivains franco-ontariens, en proie au mal de l'exil et son cortège de misères, de souffrances, d'endurance: "Je suis d'une race de bon vivants / qui travaillent et qui fêtent / qui endurent et qui rêvent / qui boivent et qui rêvent / et qui rêvent / (petite misère d'encens / de sueurs / d'alcool / et d'espoir brûlé)" (*EFO* 100).

Dans ce vers cités ci-dessus, Michel Dallaire résume admirablement la situation. Sa vision, loin d'être optimiste, traduit une dure réalité où la souffrance physique et morale trouve dans l'alcool et le rêve apaisement et consolation; et la parenthèse en dit plus long que le reste. Le poète déplore le sort de ses compatriotes et l'incertitudes quant à leur destin, et il n'est pas le seul à en prendre conscience. Jean-Marc Dalpé exprime aussi sa frustration: "Nous qui avons la terre d'icitte dans le ventre / la langue de l'autre toujours à l'oreille / et la nôtre sur une corde à linge entre deux bières" (*VLO* 48). C'est l'expression de l'inquiétude d'un homme qui se voit quotidiennement dépouillé de son héritage culturel, à l'indifférence, voire à l'inconscience, générale de ses compatriotes. On n'en trouve de réconfort que dans la bière qui fournit, d'ailleurs, à Patrice Desbiens refuge et inspiration: " Je débouche une des deux / bouteilles / je bois jusqu'à la / premier ligne / de ce poème" (*VLO* 72).

Apprécions le rejet; mais, là encore, l'assimilation semble avoir fait son oeuvre secrète, car en poésie on ne dit pas "ligne" mais "vers." Peu importe. Boire s'avère indispensable pour endurer, rêver, oublier ou bien exprimer sa condition humaine et sociale, une sorte de résistance pacifique où la bouteille de bière remplacerait le fusil, et, de même que l'amour, estomperait la carence patriotique, et remplirait le vide affectif qui, autrement, agirait comme une force envahissante, déséquilibrante: "Ma bouteille de bière / hurle comme un fusil / dans l'espace qui reste / entre/ l'amour et

la folie” (*VLO* 73). “L’espace qui reste” représente le vide laissé par l’absence de références culturelles fiables, de racines solides. Heureusement qu’il y a encore l’amour auquel s’accroche le poète pour ne pas sombrer dans l’abîme grandissant qui se creuse au fond de soi-même: “Je te regarde dormir et je suis plein de toi,” dit-il fièrement.

L’amour joue en effet un rôle important dans l’apaisement de la frustration des écrivains franco-ontariens qui souffrent de l’exil. A cet égard, plusieurs d’entre eux se livrent à une sorte d’exercices érotiques; des références charnelles désignant le corps féminin ou ses parties érogènes ne sont pas inhabituelles, notamment les “cuisses,” comme nous l’a déjà démontré Bouraoui et il n’est pas le seul à en jouir. Dimitri Kitsikis trouve son bonheur dans ce vers adressés à la personne désirée: “Entre tes cuisses, dans tes yeux, sur ta bouche” (*EFO* 181). De même, Michel Muir ne pourrait étancher sa “soif d’éternité” que dans le corps de l’être aimé: “[...] / à la croisée tiède de tes cuisses / duveteuse au milieu de ton miracle / [...] / Je monte la barque en partance / vers la / déchirure de ton désir” (*EFO* 267). Et comme si tout allait finir dans un voyage “au septième ciel”. Est-ce une sorte d’évasion, de fuite, ou de résignation?

Mais, malgré le ton de résignation qu’on pourrait constater chez certains écrivains, la littérature franco-ontarienne se veut à la fois celle de la persévérance, de la résistance, de la révolte et, surtout, celle de l’affirmation de soi, individuellement et collectivement: le “Je” et le “Nous” s’alternent dans les cris de révolte pour résister et réaliser cette fin, peu importe les moyens; les armes, comme chez Pascal Sabourin défiant les lois du pays: “Je prendrais l’épée ou le couteau / [...] / Mais la fureur / M’empêchera d’accepter le là / Le là-bas réducteur” (*EFO* 331); ou bien par la parole mobilisatrice de Pierre Pelletier: “Nous résistons / ensemble”; ou encore par la solidarité et la détermination qu’invoque Robert Dickson: “NOUS / Têtus souterrains et solidaires / Lâchons nos cris rauques et rocheux aux quatre vents / de l’avenir possible” (*VLO* 47).

Reste quand même une voie plus sûre, celle de l’écriture. A l’enseigne de Bouraoui qui formule à la Descartes le cogito de l’écrivain: “J’écris pour me convaincre que je suis,” s’ajoute la poétique de la rêverie de Bachelard: “Je rêve le monde, donc le monde existe comme je le rêve.” Combiner les deux conceptions ferait sans doute “le meilleur des mondes possibles” dans l’imaginaire.

Pour conclure, nous pouvons dire que l'exil représente en soi une déchirure, une rupture à la fois physique et morale, donc une souffrance que seule la créativité littéraire pourrait apaiser. Dans ce sens, l'écriture franco-ontarienne assume une fonction salvatrice et assure une valeur thérapeutique, non seulement pour les auteurs mais aussi pour les lecteurs, tous exilés dans un monde de plus en plus technique, de moins en moins humain. La littérature franco-ontarienne se veut l'expression de la connaissance et de la conscience: d'une prise de conscience. C'est, certes, une littérature naissante en quête de reconnaissance, difficile, avouons-le, à acquérir puisqu'elle doit mener à cette fin une double bataille sur deux fronts, entre eux-mêmes, opposés, à savoir la littérature québécoise et celle anglophone dominante. De là aussi, une double aliénation et un double défi. Il faut donc à cette jeune littérature de conquérir sa place en Ontario, au Canada et dans le monde entier. Elle pourrait y prétendre, certes, par la diversité de ses sources-ressources et le dynamisme de ses auteurs.

Oeuvres citées

Bachelard, Gaston. *La Poétique de la rêverie*. Paris: P.U.F., 1960.

Bouraoui, Hédi, et Flamand, Jacques (sous la direction de). *Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui* (Collection «Les cahiers du Vermillon», no 2). Ottawa: Éditions du Vermillon, 1989.

Gay, Paul. *La Vitalité littéraire de l'Ontario français*. Ottawa: Éditions du Vermillon, 1986.

Le Renouveau (journal tunisien), mars 1996

Oeuvres consultées

Bernard, Roger. *De Québécois à Ontarois*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1996

Cotnam, Jacques, Frenette, Yves, Whitfield, Agnès (sous la direction de). *La francophonie ontarienne*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1995.

Hotte, Lucie (sous la direction de). *La Problématique de l'identité dans la littérature francophone du Canada et d'ailleurs*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1994.

_____. et Ouellet, François (sous la direction de). *La littérature franco-ontarienne: Enjeux esthétiques*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1996.

Knapp, Bettina L. Ed. *Exile and transcendence. Dalhousie French Studies* (Special issue), Volume Nineteen, Fall/Winter 1990.

Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Hearst: Éditions du Nordir, 1992.

_____. *Théories de la fragilité*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1994

Smith, Elmer. *Le Franco-Ontarien: Une histoire de prostitution*. Ottawa: Éditions du Nordir, 1996.

Nouvelles voix de la littérature franco-ontarienne. LittéRéalité, numéro spécial, Vol. IV, N^o 1). Toronto, Printemps 1992.